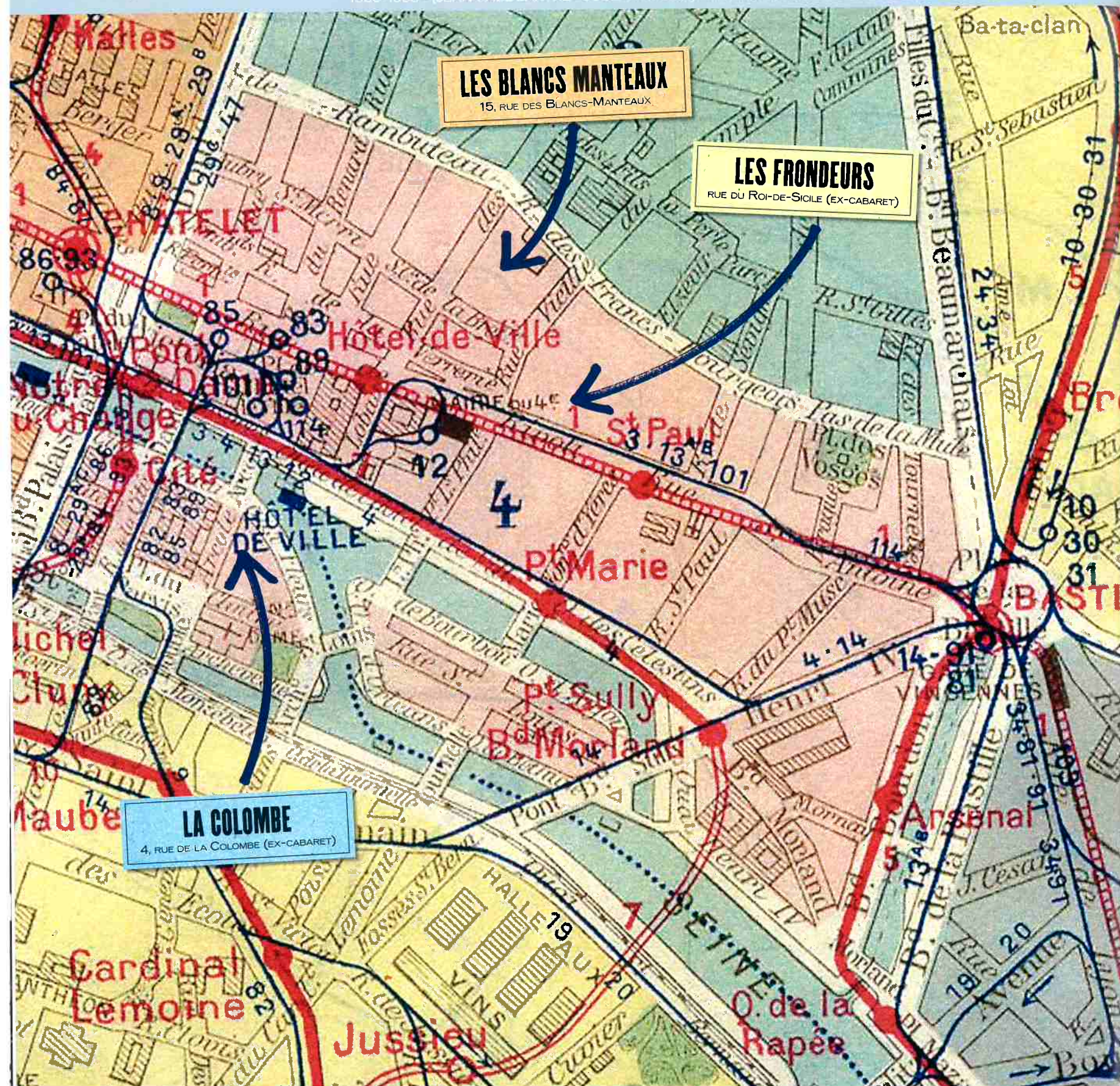


4<sup>e</sup>

« Dans la rue des Blancs Manteaux  
Ils ont élevé des tréteaux  
Et mis du son dans un seau  
Et c'était un échafaud »

1950-1963 - (JEAN-PAUL SARTRE - JOSEPH KOSMA) - TRIANON | LES FRÈRES JACQUES - 1964 - PHILIPS





## Rue des Blancs-Manteaux

### Juliette Gréco

1950-1963 - (JEAN-PAUL SARTRE - JOSEPH KOSMA)  
- TRIANON ; LES FRÈRES JACQUES - 1964 - PHILIPS.



**A**ppelée d'abord « rue de la Par-  
cheminerie », dans le 4<sup>e</sup> arron-  
dissement, au cœur du Marais,  
cette voie sera enregistrée au  
cadastre sous le nom de « rue  
des Blancs-Manteaux » vers 1289.

Si elle est célèbre pour son café-théâtre Les Blancs-Manteaux, ex-Pizza du Marais, où débuta au milieu des années 1970 Renaud, elle l'est autant pour la chanson de Juliette Gréco, en 1950, reprise sur disque en 1964 par les Frères Jacques, qui l'avaient créée en scène. Entre Jean-Paul Sartre, auteur par accident de cette chanson, et Juliette Gréco, la rencontre remonte à la fin des années 1940. Averti qu'elle s'apprêtait à chanter, au début du printemps 1949, il lui propose de lui sélectionner des textes, parmi lesquels un poème de Raymond Queneau que Joseph Kosma, l'inoubliable compositeur des « Feuilles mortes » avec Prévert, mettra en musique.

Le 27 mai 1944, Jean-Paul Sartre avait vu sa pièce *Huis clos* montée au théâtre du Vieux-Colombier, mise en scène par Raymond Rouleau, avec dans les rôles principaux Michel Vitold (Garcin), Tania Balachova (Inès), Gaby Sylvia (Estelle). Dans la pièce, une chanson était interprétée par Inès, chanson que Sartre soumit à Gréco, qui l'accepta pour son premier 78 tours. La musique originelle ne convenant pas à Sartre, c'est Joseph Kosma qui la remania.

Après Colette, Jacques Prévert, Jean Cocteau, Max Jacob, Raymond Queneau, Sacha Guitry, Pierre Mac Orlan, Sartre devenait parolier, corroborant ainsi la définition de Pierre Delanoë : « Un parolier, c'est un écrivain qui chante. » Dans le documentaire *Je m'appelle Gréco*, réalisé par Jaci Judelson (DVD *Juliette Gréco, Olympia 2004*, Polydor), elle témoigne de sa conception de cette fonction : « J'ignore s'il est un art mineur ou majeur, mais le travail du parolier, l'art du chansonnier — dès lors qu'il convoque la qualité — exige véritablement une technique, une intuition et/ou une connaissance de la chanson telles que la fluidité jaillit au-delà des contraintes, considérables. » Sur sa vision de la chanson, globalement, elle renchérit : « C'est un art particulier, extrêmement difficile, contrairement à ce qu'on peut croire. Il faut écrire une pièce de théâtre ou un roman en 2 minutes et demie,

3 minutes, et c'est un exercice extraordinaire. C'est grave, une chanson. Ça va dans les oreilles de tout le monde, ça se promène dans la rue, ça traverse la mer, c'est important, une chanson, ça accompagne votre vie. »

De son côté, Sartre épilogue : « Gréco a des millions dans la gorge : des millions de poèmes qui ne sont pas encore écrits, dont on écrira quelques-uns. On fait des pièces pour certains acteurs, pourquoi ne ferait-on pas des poèmes pour une voix ? Elle donne des regrets aux prosateurs, des remords [...]. C'est grâce à elle, et pour voir mes mots devenir pierres précieuses, que j'ai écrit des chansons. Il est vrai qu'elle ne les chante pas, mais il suffit, pour avoir droit à ma gratitude et à celle de tous, qu'elle chante les chansons des autres. »

Une chanson sommaire en vérité que cette « Rue des Blancs-Manteaux » où un échafaud a été dressé, un réquisitoire contre la peine de mort, une courte fable inscrite au répertoire de Gréco qui sut lui donner toute sa gravité, à parité avec les Frères Jacques, experts dans le mélodrame et la pantomime.

Trente et un ans avant l'abolition de la peine capitale en France, en 1981, via « Rue des Blancs-Manteaux », d'une certaine manière, le débat s'engageait.

Emblématique de la période bénie de Saint-Germain-des-Prés après la Seconde Guerre mondiale, Juliette Gréco, la grande dame du style Rive gauche, consacra sa carrière à servir les auteurs.





## Notre-Dame de Paris Édith Piaf

1952 - (EDDY MARNAY - MARC HERRAND)  
- COLUMBIA

## Au pied des tours de Notre-Dame Cora Vaucaire

1954 - (FRANCIS CARCO  
- CHARLES DUMONT) - ODÉON.

**A**vec sa flèche qui s'élève à 96 mètres de hauteur, Notre-Dame de Paris surplombe la Seine, au kilomètre zéro de toutes les routes françaises inscrit sur son parvis. Monument royal et très chrétien dans un Paris républicain et laïc, elle a inspiré à Victor Hugo son roman *Notre-Dame de Paris*, encensé lors de sa publication, en 1831, et qu'il avait écrit pendant la révolution des Trois Glorieuses, en 1830. Adapté en comédie musicale en 1998 par Luc Plamondon et Richard Cocciante, ce chef-d'œuvre de la littérature romantique connut un grand succès à travers l'Europe et le monde, contribuant à la postérité jamais démentie du roman et au prestige séculaire de la cathédrale.

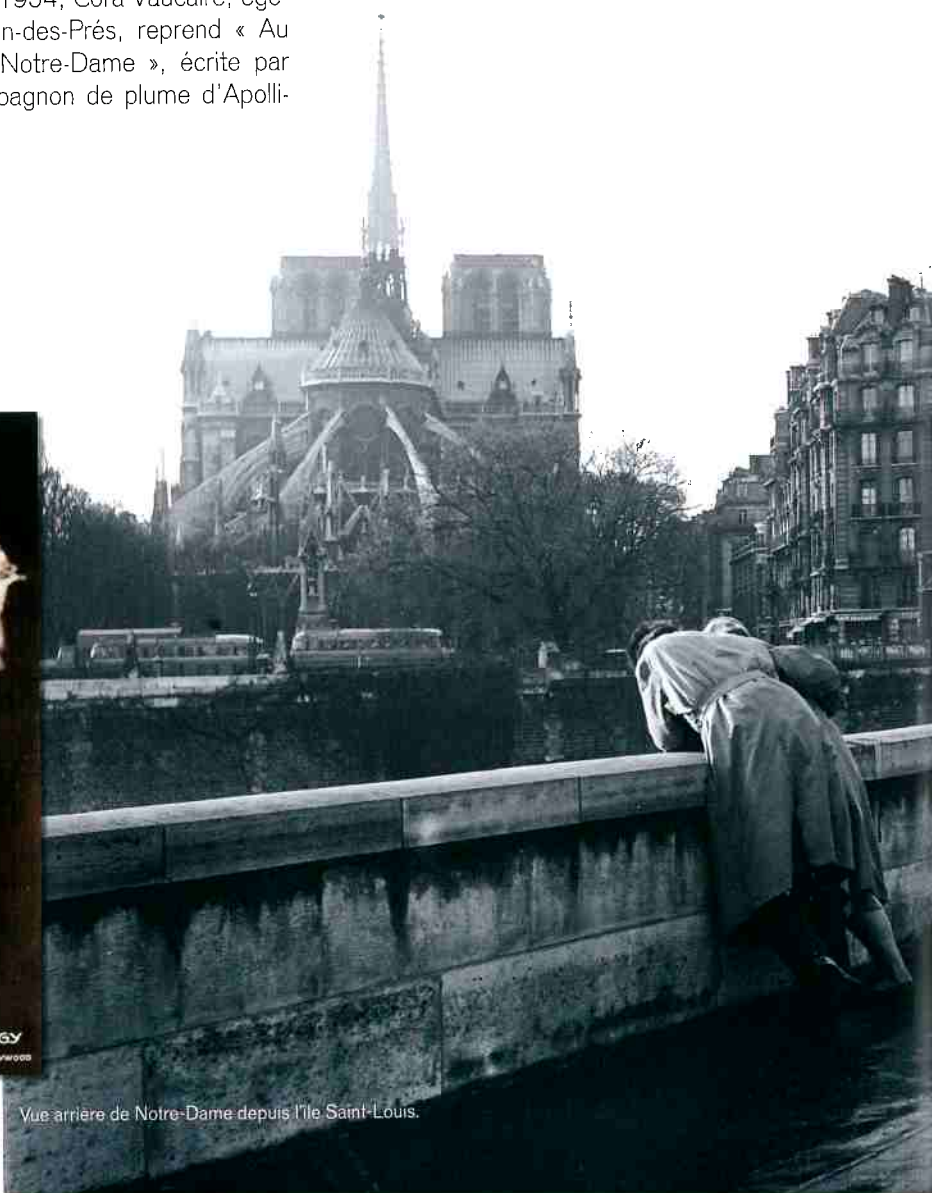
En 1952, Édith Piaf, qui vient de mettre un terme à sa relation avec le coureur cycliste Toto Gérardin, épouse dans la foulée Jacques Pills, compositeur et chanteur. Un mariage qui prendra vite l'eau, mais c'est ainsi, Piaf a besoin d'aimer, l'amour étant sa religion officielle, qu'elle place au-dessus de toutes les autres – quand bien même, mystique par essence, elle ne rechigne pas à prier, voire à faire tourner les tables pour solliciter les esprits.

Colonne spirituelle de Paris et de l'Occident, Notre-Dame inspire aussi cette année-là le parolier Eddy Marnay, déjà auteur pour Piaf avec Léo Ferré des « Amants de Paris » en 1948. Cette fois, c'est Marc Herrand, arrangeur distingué passé brièvement chez les Compagnons de la musique, futurs Compagnons de la chanson, qui compose la mélodie. Cette chanson ample et dépouillée, au tempo d'une valse, si elle met en scène un clochard – pendant contemporain de Quasimodo –, célèbre en priorité les alentours du monument, la Cité, les pigeons, le quai aux Fleurs, manière d'élégie à la Dame de pierre que la grande dame de la chanson française, Piaf, transcende à l'aise pour louer Paris sur tous les tons.

Deux ans après, en 1954, Cora Vaucaire, égérie de Saint-Germain-des-Prés, reprend « Au pied des tours de Notre-Dame », écrite par Francis Carco, compagnon de plume d'Apollinaire, de Max Jacob, de Pierre Mac Orlan ou de Roland Dorgelès. Descendu de Montmartre, sa patrie, avec « Au pied des tours de Notre-Dame », il s'épanche dans un court poème d'une facture très classique mis en musique par Charles Dumont. Créée avant Cora Vaucaire par Lina Margy, reprise par Reda Caire ou Francis Lemarque, cette chanson eut une longue carrière, ajoutant par rebond une poignée de vers soignés à la magnificence de Notre-Dame de Paris dont les fondations remontent au mois d'avril 1163.



Reda Caire et Lina Margy font partie de la longue chaîne des interprètes d'« Au pied des tours de Notre-Dame ».



Vue arrière de Notre-Dame depuis l'île Saint-Louis.



## L'Île Saint-Louis Léo Ferré

1953 - (FRANCIS CLAUDE - LÉO FERRÉ)  
- LE CHANT DU MONDE



Ferré, Fontaine, deux visions d'un lieu : l'île et sa rue à deux époques différentes.

## Rue Saint-Louis-en-l'Île Brigitte Fontaine et Gotan Project

2004 - (BRIGITTE FONTAINE)  
- ASTOR PIAZZOLLA - VIRGIN.



entre deux bras de Seine, sur une musique au bandonéon d'Astor Piazzolla, l'as du tango argentin, elle écrit « Rue Saint-Louis-en-l'Île ». Un poème dont elle puise les sources dans sa mémoire insulaire, d'une veine illuminée – comment pourrait-elle y échapper ? –, s'imposant comme une sorte de Fréhel de l'île Saint-Louis. Une déclaration d'amour sans limite (« Rue Saint-Louis-en-l'Île / Forever / Façades fragiles ») hélas polluée par un refrain outrancier où les touristes sont assimilés à des porcs ventrus – bref, comme souvent chez elle, la goutte de trop qui fait déborder la Fontaine... Sur un tango composé par Astor Piazzolla, accompagnée par Gotan Project, le groupe franco-argentino-suisse, elle livre malgré tout une vision éminemment délicate que nous aurons à cœur de retenir comme telle.

En 1953, avant elle, sur un texte de Francis Claude, Léo Ferré chantait l'île en une décennie reine où Paris stimulait les auteurs. Avec le seul renfort d'un piano, Ferré sublimait cette ode classique, une chanson à texte, comme on disait alors à propos de ces opus répertoriés dans la catégorie Rive gauche. Une berceuse sans heurts à bord de laquelle on embarque comme sur un bateau-mouche pour apercevoir, à main droite, au cap de Bercy, l'île Saint-Louis, inamovible : « Pour les îles sages / Point de grands voyages / Les livres d'images / Se font à Paris ». Paris sur Seine, dont la capitale sur les flots s'appelle l'île Saint-Louis.

**A**vec ses quais renommés, d'Anjou, de Béthune, de Bourbon et d'Orléans, l'île Saint-Louis, urbanisée entre 1614 et 1646, jouit d'une notoriété enviable.

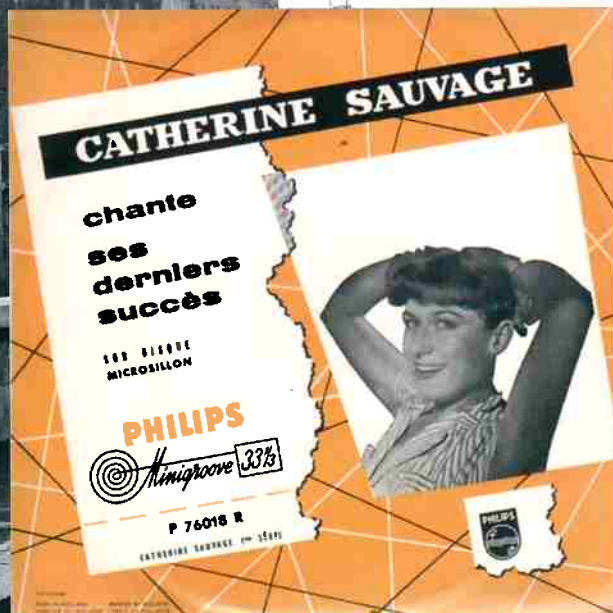
Au XIX<sup>e</sup> siècle, aux alentours de 1840, elle est le siège du club des Haschischins, qui se réunit à l'hôtel de Lauzun, fréquenté par Baudelaire, Théophile Gautier, Balzac, Nerval, Flaubert, Dumas, Delacroix, Daumier. Avec ses bâtiments remarquables, patinés par quatre siècles d'histoire, et restés intacts, l'île attirera à demeure de nombreux artistes distingués, comme Georges Moustaki, Jean-Claude Brialy, Klaus Kinski – et Brigitte Fontaine.

Au début des années 1960, elle écume les cabarets de la Rive gauche puis passe aux Trois Baudets, à Montmartre, à la Grande Séverine, où elle chante Boris Vian. En 1965, avec Higelin, qu'elle a rencontré à la Vieille-Grille, elle sort un album produit par Jacques Canetti, *Douze chansons avant le déluge*. En 1968, elle s'associe avec Areski Belkacem, un musi-

icien d'origine kabyle né en France ; ensemble, ils seront les précurseurs de la World Music. Diva de l'underground parisien – dorénavant produit par le label indépendant de Pierre Barouh, Saravah –, en 1969, elle offre son album mythique, *Comme à la radio*, enregistré avec l'Art Ensemble de Chicago, figure de proue de l'avant-garde du jazz américain à Paris. L'image de Brigitte Fontaine est déjà celle qu'elle va véhiculer jusqu'à nos jours : intentionnellement farfelue, délirante à souhait, même au risque du ridicule. Après une relative traversée du désert au début des années 1980, elle produit « Le Nougat », en 1989 qui scelle son retour en grâce pour une frange d'inconditionnels, toutes générations confondues. Habillée

de noir, le cheveu ras, elle joue un personnage austère et énigmatique. Sous cette mise, à la fin de l'année 1996, elle recueille le prix Charles-Cros pour son album *Genre humain* – un prix qu'elle reçoit pour la seconde fois en trente ans de carrière ; elle est aussi récompensée par le ministère de la Culture via le Grand Prix national de la chanson.

Par la suite, elle travaillera avec des artistes en phase avec son univers déjanté, Arthur H, Bashung, le groupe new-yorkais Sonic Youth, Bertrand Cantat, de Noir Désir, M. En 2004, dans son appartement



Reprenant Ferré, en 1953, Catherine Sauvage chante « Les Cloches de Notre-Dame ».

# Paris tu m'as pris dans tes bras

## Enrico Macias

1964 - (JEAN PEIGNÉ - ENRICO MACIAS) - PATHÉ.

L'ÎLE SAINT-LOUIS  
BELLEVILLE LES CHAMPS-ÉLYSÉES  
RUE SAINT-BENOÎT RUE DU FOUR

« De Passy à Belleville, toi, Paris  
Tu m'as pris dans tes bras »

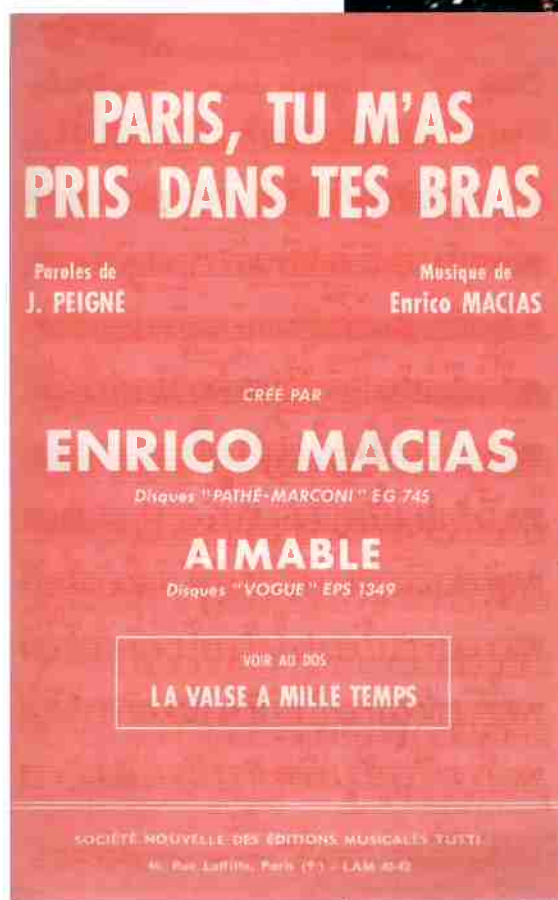
1964 - (JEAN PEIGNE - ENRICO MACIAS) - PATHÉ.



Que de chemin parcouru pour Enrico depuis le jour où il débarqua à Marseille avec sa guitare pour tout bagage. Dans un moment où les chansons rythmées semblaient seules capables de recevoir les faveurs du public, Enrico a su imposer le charme. Le disque d'or qui lui fut officiellement remis à Marseille le 21 février 1964 à l'occasion de la sortie de son millionième disque est le témoignage le plus éclatant de cette réussite qui vaut à Enrico Macias d'occuper aujourd'hui dans le monde de la chanson une place de tout premier plan. Après avoir conquis plusieurs capitales étrangères, il vous donne rendez-vous à l'Olympia le 19 mars. »

Ainsi, à la sortie de « Paris tu m'as pris dans tes bras » résume-t-on la carrière de Gaston Ghrenassia, dit Enrico Macias, né le 11 décembre 1938 à Constantine, en Algérie, d'un père violoniste dans l'orchestre de Cheick Raymond Leyris, grand maître du maâloof, une musique arabo-andalouse caractéristique du Constantinois. Dès l'âge de 15 ans, Gaston intègre ce même orchestre en tant que guitariste émérite, ce qui ne l'empêchera pas de devenir instituteur. En 1961, chassé par les « événements », comme on dit alors, il gagne le continent. Il est engagé dans les cabarets à Paris, mais le genre musical qu'il pratique, le maâloof, déroute quelque peu. Enregistrant chez Pathé, avec « Adieu mon pays », qu'il a composée sur le bateau du retour, il se signale au grand public après être passé dans l'émission télévisée « Cinq colonnes à la une ». Puis, en 1963, viendront « Enfants de tous pays » et « L'Île du Rhône », qui l'installeront sur le devant de la scène. Tandis que le Yé-Yé déferle sur les ondes, icône des pieds-noirs rapatriés sur le continent, Enrico Macias fait figure d'idole à part, touchant toutes et tous par sa fibre humaniste.

Avec « Paris tu m'as pris dans tes bras », au rythme d'une valse, Enrico Macias déclare son amour à la capitale qui le consacre vedette en cette année prospère. Et de Belleville à l'Île Saint-Louis en passant par Saint-Germain-des-Près, sa chanson retentit dans tout l'Hexagone, faisant de lui, dorénavant, un Parisien à part entière. Et Paris si jaloux de son accent « pointu » dut le mâtinier de l'accent d'Enrico, reconnaissable dans ses refrains : « Lai, lai, lai ! »



4<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>  
**MARCHÉ  
 AUX FLEURS**

*Au marché aux fleurs*  
 René-Louis Lafforgue  
 1958 - (RENÉ-LOUIS LAFFORGUE)  
 - DUCRETET-THOMSON.

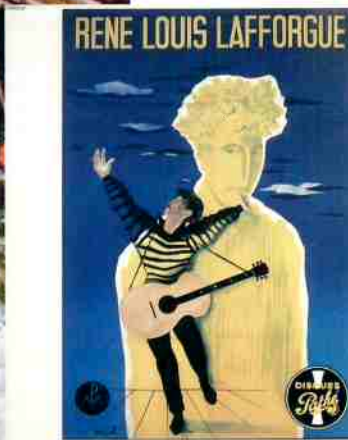
*« Au Marché aux fleurs  
 Un matin de janvier  
 J'ai su découvrir le printemps »*

1958 - (RENÉ-LOUIS LAFFORGUE) - DUCRETET-THOMSON.



Assurément, René-Louis Lafforgue est l'une des grandes voix oubliées de la chanson française, quand bien même, pour quelques érudits en la matière, il bénéficie toujours dans le milieu du statut de petit maître, comme on dit en peinture d'un artiste recensé dans un mouvement à défaut d'en avoir été l'un des instigateurs. Protégé par Brassens, René-Louis Lafforgue accéda aux grandes scènes sans jamais parvenir au rang de vedette populaire, peinant à décoller des cabarets où il étincelait. Trop tôt terminée pour lui, la vie ne lui aura pas fait de fleurs. Pourtant, il s'était plu à les chanter, et son marché avec, situé dans le 4<sup>e</sup> arrondissement. Par cette complainte sentimentale, il s'envolait en poésie, lyrique et sensible, penché sur la mécanique des sentiments à l'occasion d'une visite au marché aux fleurs — et aux oiseaux !

Les fleurs, assis sur son nuage, Lafforgue en attendait-il de la part de ses amis Fallet et Brassens lors de son enterrement, en 1967 ? L'histoire ne le dit pas. En revanche, ce qu'elle dit, c'est que Brassens et Fallet, qui devaient suivre le cortège en voiture, se sont égarés à une bifurcation et se sont trouvés



embringués par une coïncidence inouïe dans un autre cortège, qui accompagnait un autre défunt. Ayant accompli un demi-tour et rejoint le bon cimetière, ils arrivèrent hors des délais officiels. Entre amis extravagants — dont un mal en point —, la méprise prenait toute sa saveur. Pour rattraper cette bévue, en passant près du marché aux fleurs, ayez une pensée pour René-Louis Lafforgue !

À Paris, où la vie, toujours,  
 fait des fleurs à ceux qui s'aiment.





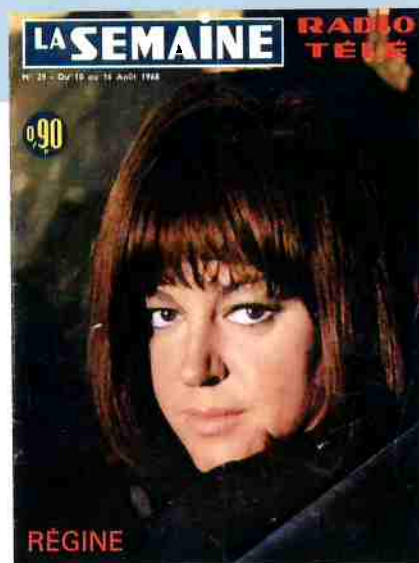
ouverte au XIII<sup>e</sup> siècle à l'ombre des remparts de Philippe Auguste, cette ruelle tient son nom des rosiers qui grimpèrent le long de ceux-ci. Dès ce siècle, une synagogue avait été construite grâce à la juridiction souveraine des Templiers dans le périmètre du Temple. Emblématique du quartier, située non loin du *Pletzl*, à prononcer « Pletzel », « petite place » en yiddish — c'est-à-dire la place Saint-Paul, d'abord nommée place aux Juifs —, avec ses nombreuses enseignes en hébreu, la rue des Rosiers raconte l'histoire israélite du Marais, chargée de la mémoire tragique de la déportation des juifs parisiens, entre mars 1942 et août 1944.

Rue commerçante, avec ses restaurants, ses *delicatessen(s)*, ses librairies et ses épicerie, la rue des Rosiers replongea dans l'horreur quand au restaurant Goldenberg, le 9 août 1982, un attentat antisémite à la bombe fut perpétré, faisant six morts et vingt-deux blessés. Hors ces épisodes sombres, la rue des Rosiers colporte sa saga en couplets depuis que Régine, en 1966, et Pia Colombo, en 1967, ont ajouté à leur répertoire, dans deux versions différentes, des opus évocateurs de cette artère originale. Surnommée « la Happy Piaf » par les Américains, native d'Anderlecht, Régine connaît une enfance chaotique : elle est transférée de pensions en familles d'accueil pour échapper aux rafles pendant l'Occupation. Devenue reine de la nuit dans les années 1950 pour le Tout-Paris et géranie du Whisky à Gogo, la jeune femme, par son aura débordante, fascine les noctambules : ils accourent bientôt « chez Régine », expression qui devient sa marque et qu'elle va exploiter dès 1956 rue du Four, à Saint-Germain-des-Prés puis à Montparnasse vers 1960, au New Jimmy's.

En 1963, sur les conseils de Renée Lebas, chanteuse populaire reconvenue dans la production, Régine débute avec un premier 45 tours contenant deux titres d'Aznavor. En 1968, avec « Les P'tits Papiers », composée par Serge Gainsbourg, elle surgit sous les projecteurs. Deux ans auparavant, sur un texte du journaliste et écrivain Gaston Bonheur, elle a chanté la rue de son enfance. Concernée, avec la foi d'un grand témoin survivant, Régine confesse :

## Rue des Rosiers Régine

1966 - (GASTON BONHEUR  
- SIMON SAGUY/GRALD ABEILHE) - PATHÉ



« Il sera là, toujours ce souvenir d'enfance / Ce quartier de Saint-Paul et sa rue des Rosiers » — où le fils du rabbin lui donnait la main, sans oser... Rue des Rosiers où la nostalgie se perpétue sur un *lamento* grave, cousu de rappels authentiques de l'époque où Régine aidait son père, boulanger, où rien n'a vraiment changé en dépit des événements odieux qui s'y sont déroulés, où une rumeur antisémite outragante prétend qu'en ce mitan des années 1960 des femmes disparaissent dans les magasins. Singulière dans un catalogue plutôt émaillé de chansons cocasses, cette chanson donne à frissonner, avec ses images simples, manières de séquences documentaires accolées — et belles ! Dans la version de Pia Colombo, parue un an plus tard sur une mélodie de Joël Holmès, l'interprète de « Jean-Marie de Pantin », et avec des paroles de l'écrivain Silvain Reiner, la Shoah est clairement évoquée : « Il n'y a plus de roses / Dans la rue des Rosiers / Il n'y a plus de roses / Elles sont mortes un été ». Dans un entretien recueilli par Raoul Bellaïche et Colette Fillon le 12 mai 1992, paru dans la revue *Je chante* n° 8, Silvain Reiner raconte la genèse douloureuse de cette chanson issue de retrouvailles avec son ami Joël Holmès, avec lequel il partageait une mémoire commune : « La Rue des Rosiers est une chanson fantôme. Les circonstances qui entourent sa naissance sont un peu fantasmagoriques [...]. On était quelque part en nous-mêmes frappés à mort par le même virus. Nous étions les survivants de nos familles, les épaves, les déchets humains

## La Rue des Rosiers Pia Colombo

1967 - (SYLVAIN REINER - JOËL HOLMÈS)  
- FESTIVAL.



de l'Holocauste [...]. Un jour, je ne sais plus pourquoi, je suis allé le voir en banlieue où il habitait [...]. Il me dit tout à coup, toujours entre deux eaux, entre deux mondes : "T'as pas une idée, là ? On pourrait peut-être faire quelque chose..." Je lui dis : "Quoi ?" "T'as pas quelque chose, tu ne pourrais pas me dire quelque chose ?" Je lui dis : "Il n'y a plus de roses dans la rue des Rosiers..." J'avais envie de chialer, c'était atroce. Il s'est passé quelque chose de vraiment terrifiant entre nous... Ça a jailli comme ça, lui la musique, moi les paroles, sans que l'on sache comment, sans que l'on sache même ce qui nous arrivait. Et on a fini la chanson. C'était vraiment comme une histoire de tables tournantes... On était en liaison avec nos familles, avec le peuple du Ciel, sans qu'on ait jamais dit un mot là-dessus. »

Deux ans après cet épisode créatif, dans la rubrique des nouveautés du disque du magazine *Elle*, incrédule, Silvain Reiner lit : « Pia Colombo chante "La Rue des Rosiers". » Entre-temps, Joël Holmès l'avait donnée à cette chanteuse engagée qui fit les beaux soirs des cabarets des deux rives de la Seine et de toutes les scènes de France et de Navarre.

Cette chanson qui aurait pu disparaître aux oubliettes avait resurgi comme une survivante au catalogue de ses deux auteurs, qui eurent à pâtir dans leur enfance de la traque des collaborateurs et des nazis, rue des Rosiers, où les petites filles, les petits garçons juifs et leurs parents respirent toujours le même air que les autres Parisiens.



## Ronde de nuit Mano Negra

1988 - (MANO NEGRA)  
- BOUCHERIE PRODUCTIONS - VIRGIN.



Vue du Pont-Marie  
depuis les bords  
de Seine.



vec ses cinq arches qui enjambent la Seine pour relier l'île Saint-Louis au quai de l'Hôtel-de-Ville, le pont Marie, situé dans le 4<sup>e</sup> arrondissement, ajoute au pittoresque de Paris, tant par son architecture que par son emplacement. D'abord construit en bois à partir de 1614, chargé de maisons, partiellement emporté par une crue du fleuve, il sera reconstruit en pierre sur décision de Colbert en 1677.

Dans son album *Patchanka*, la Mano Negra l'évoque *via* le titre « Ronde de nuit ».

Emmenée par le charismatique Manu Chao, la Mano Negra a choisi son nom en hommage à une organisation anarchiste secrète qui agissait en Andalousie à la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Issue de la scène rock alternative des années 1990, liée avec Boucherie Productions, le label de François Hadji-Lazaro, la Mano Negra brille par ses textes engagés, inspirés par le punk des années 1980. Même si elle forme un groupe cohérent, la Mano s'appuie essentiellement sur

la personnalité de son leader, Manu Chao, un temps à la tête de Hot Pants, réputé dans la galaxie alternative. Manu Chao sera aussi guitariste dans Los Carayos, un groupe furtif agrégé autour de François Hadji-Lazaro, ex-leader de Pigalle et des Garçons bouchers. Avec en formation initiale Tonio Chao (trompette), Santi Casariego (batterie), Daniel Jamet (guitare), Jo Dahan (basse), Philippe « Garbancito » (percussions) et Thomas Darnal (claviers), dès 1987, la Mano Negra prend son élan. Le groupe évoluera et accueillera bientôt Pierre Gauthé, tromboniste des Têtes raides.

De leurs parents, d'origine espagnole, les frères Chao ont hérité le goût de la musique ibère. Pour définir leur travail, Manu Chao allègue : « De la musette avec des paroles apaches et l'esprit chorizo. » En 1988, grâce à « Mala vida », titre phare de son premier album, *Patchanka* écoulé à plus de 50 000 exemplaires, la Mano fait un énorme carton qui va amener le groupe dans la lumière.

À une époque où l'on parle déjà beaucoup

de mixité sociale, la Mano Negra figure une réussite du genre sur le terrain musical. Héritière des « apaches » de Carco, des gouapes de fortifs, véhiculant un message sous-jacent d'anarchie nourri du lexique de la guerre d'Espagne, elle cultive un argot raffiné qui plonge ses racines dans celui des années 1920-1930. Bâtie sur des fondements punk, avec intro à la basse suivie d'un emballement binaire où la guitare électrique prend ses tours, « Ronde de nuit » dépeint une certaine désespérance qui enveloppe Paris assoupi, tandis que personne n'entend le cri du clochard du pont Marie. Un Paris chloroformé à la tête duquel, à la mairie, un baron règne, qui exige que les gens aillent au lit sans bruit ! Par ce déboulé de 2 minutes 54 secondes, montre en main, la Mano Negra donne ses lettres de noblesse à ce pont sur la Seine qui n'avait inspiré aucun couplet ou stance aux meilleurs poètes de la capitale jusqu'alors. Sous les vibrations punk, en 1988, le pont Marie, qui ne s'est pas écroulé pour autant, entre dans l'histoire discographique.



# La Seine

## La Complainte de la Seine

Lys Gauty

1934 - (MAURICE MAGRE  
- KURT WEILL) - POLYDOR

## Sur les bords de Seine

Lys Gauty

1936 - (ANDRÉ SAUDEMONT  
- GASTON GROENER)  
- COLUMBIA

## La Seine : à la ville comme à la scène !

Chanter la Seine revient à chanter aussi ses ouvrages d'art ou ses quais, ce à quoi s'adonnent assidûment les interprètes depuis 1860, quarante ans avant qu'à l'Eldorado, en 1901, Gaston Dona entonne « Fleur de Seine », écrite par Disle et Joullot sur une musique d'Émile Spencer, et presque un siècle avant que Montand la remette au goût du jour, en 1952.

Axe à la fois de commerce et de plaisance où glissent les péniches et les bateaux-mouches — la première ligne de bateaux à hélice reliant Paris à Saint-Cloud fut créée en 1826 —, la Seine fait office de repère scindant Paris en deux rives qui se défient et se tutoient en chansons. Des couplets à sa gloire, elle en a éveillé de toutes natures : complaintes enchanteresses ou déses-

Pergola

LYS  
GAUTY

WAL BERG  
ET SON ORCHESTRE

Photo MARCOURY

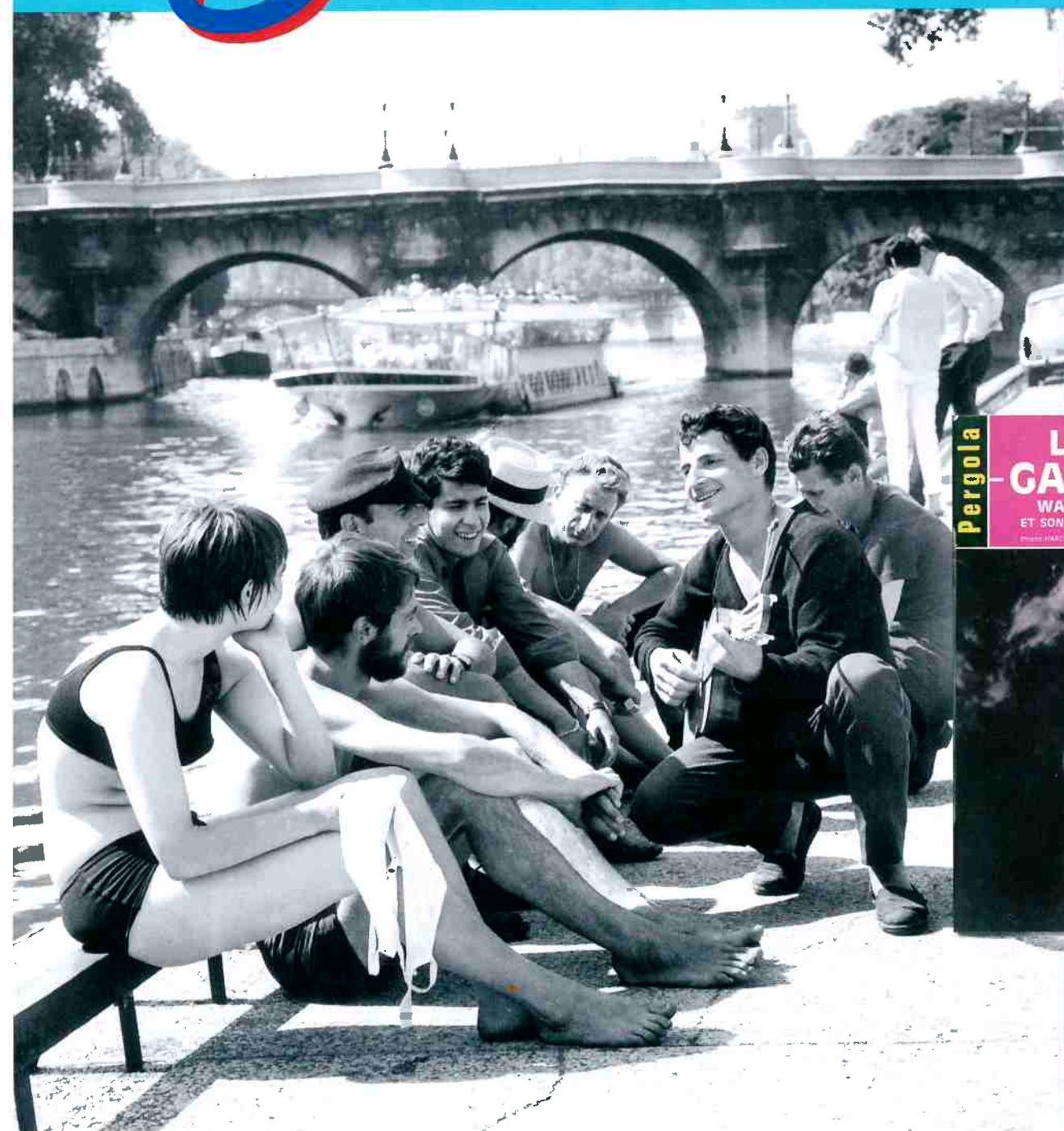
LE BISTROT DU PORT  
MON CŒUR EST FAIT POUR T'AIMER

LE BONHEUR N'EST PLUS UN REVE  
LA COMPLAINTÉ DE LA SEINE

450 101 PAF



Alliant chansons à texte et mélodies populaires, Lys Gauty se singularisa avec « Sur les bords de Seine », qui convenait à son style accessible à tous — ce que ne manquait pas de lui reprocher Damia, sa rivale, qui l'avait surnommée « la Sous-préfète ».



## Les Quais de la Seine

1939 - LUCIENNE DELYLE  
- PATHÉ ; LINA MARGY - 1947  
- (JEAN DRÉJAC - JEAN DRÉJAC /  
A. LODGE) - ODÉON

## Sur les quais du vieux Paris

Lucienne Delyle

1939 - PATHÉ ; JULIETTE  
GRÉCO - 1966 - PHILIPS -  
(LOUIS POTERAT - RALPH  
ERWIN)

## Quai de Bercy

Maurice Chevalier

1946 - (LOUIS POTERAT /  
MAURICE CHEVALIER -  
ALSTONE) - LA VOIX DE SON  
MAÎTRE

## Au bord de la Seine

Marie José

1948 - (JEAN VERTENELLE  
- CAMILLE MARTENS) - ODÉON

pérées, ritournelles guillerettes, odes poétiques au tempo de valse, de java, de ballade, à la guitare, maquillées de violons, consolantes ou menaçantes, magnétiques la plupart du temps. À partir de 1930, le fleuve a creusé son lit de thème primordial de la romance de Paris, qui s'écoule encore à nos oreilles modernes quand, en 1934, de mémoire discographique, Lys Gauty ouvre le bal avec « La Complainte de la Seine ». Sur des paroles sombres et fiévreuses signées Maurice Magre — musique de Kurt Weill oblige ! —, elle nous offre une vision crépusculaire du fleuve, écriin et tombeau qui renferme pêle-mêle au fond de ses eaux des trésors, des cadavres, des bijoux, des armes, accueillant par vocation les vomissements de la grande ville. Goualeuse de son état, Lys Gauty affectionnait ces stances poignantes par lesquelles sa capacité dramatique vibrait à plein. Deux ans plus tard, déçagée de son aura de chanteuse réaliste, sautant du fleuve aux quais, sur un tempo de valse, elle resplendit dans son interprétation de « Sur les bords de Seine », exposant son bonheur sans bémol de contempler au printemps le fleuve qui aboutit, vers l'ouest, à la guinguette de Suresnes. La valse musette et l'accordéon souverains impulsent à ce tourbillon à trois temps l'optimisme que distille le peuple de Paris en cette période de Front populaire. De 1939 à 1947, restons sur les quais, avec Lucienne Delyle d'abord. Repérée par Jacques Canetti, elle a illico enregistré « Les Quais de Seine », une sorte de démarquage d'« Heureux qui comme Ulysse », de Du Bellay, poète notoire de la Pléiade, écrit par Louis Poterat. Delyle nous y explique que, revenue des bords du Tage, qui l'ont laissée plutôt perplexe, elle préfère de loin ceux de la Seine. Avec la reprise en

1947 sur une orchestration épurée de Lina Margy, créatrice d'« Ah, le petit vin blanc » (1943), les quais rajeunissent. Du même Louis Poterat en collaboration avec Maurice Chevalier, qui ventile la chanson à sa manière parigote, voici « Quai de Bercy », ritournelle mi-parlée mi-chantée dédiée au pinard et aux joies du goulot — à l'époque se dressait à cet emplacement la Halle aux vins. « On danse au Beaujolais / On s'embrasse au Vouvray ! » : d'une formule paraphrasant la réclame d'une marque ancienne d'apéritif pour rester dans le ton, c'est du beau, du vrai, du bon Chevalier *made in Bercy* !

répertoire Damia

3<sup>e</sup> Vm  
16268

la

complainte de la Seine

Paroles de Maurice Magre  
Musique de Jean Nougès

1920

éditions francis Salabert  
Paris  
Bruxelles  
Mayence  
Genève



Ayant connu le succès notamment avec « La Chanson gitane » en 1942, Marie José chanta aussi « Au bord de la Seine » en 1948.



Chanson matrice des odes à la Seine et à ses ouvrages, « Sous les ponts de Paris » fut créée en 1913 par Georget.

Lina Margy, qui popularisa en 1947 « Ah, le petit vin blanc », dont les paroles reviennent à Jean Drejac, lui resta fidèle avec « Les Quais de la Seine », dont il était aussi l'auteur.



LINA MARGY  
Studio Hollywood

## La Seine

ANNY GOULD - DECCA ;  
JACQUELINE FRANÇOIS  
- POLYDOR ; SUZY SOLIDOR  
- DECCA ; RENÉE LAMY  
- PATHÉ ; MARIANNE MICHEL  
- 1948 - ODÉON - (FLAVIEN  
MONOD - GUY LAFARGE)

En 1964, alors que bien du picrate avait coulé dans les tuyaux du dépôt, Henri Gougaud proposa sa variante enlumine de « Quai de Bercy ». Indiscutable poète qui s'est aiguisé dans les cabarets, il nous mène en balade sur ce quai où, loin de la gaudriole de Chevalier, les serments reprennent leurs droits. Retour en 1948. Ayant débuté sur les ondes de Radio Monte-Carlo, où elle brilla dans un concours de chansons après la Seconde Guerre mondiale, renommée pour avoir chanté « Le Bar de l'Escadrille » en 1942, avec sa voix fluide, Marie José fredonne « Au bord de la Seine », où la délicatesse affleure — mais le succès ne sera pas au rendez-vous. Pour avoir écrit « La Seine », le parolier Flavién Monod et Guy Lafarge, compositeur de nombreuses opérettes — *Niquette* (1930), *Monsieur Papillon* (1934) —, remportent le Grand Prix de la chanson française 1948 (prix Édith Piaf), remis par la Société des auteurs. Une valse lente et langoureuse, un décalque de l'âme subtile de la Seine, qui est une amante, et dont l'amant est Paris. Retenus aux répertoires d'Anny Gould, de Jacqueline François, de Renée Lamy, de Marianne Michel et de Suzy Solidor, ces couplets originaux restent comme les meilleurs du genre.

Cinq ans filent, et en 1953 Henri Contet signe avec Paul Durand « Moi, je dors près de la Seine ». Une valse, encore et toujours, saturée de violons, lumineuse, envoûtante, vibrante des sortilèges nocturnes qui nous envoûtent quand on s'endort à la belle étoile près de la Seine. Aussitôt, un bel échantillon d'interprètes s'empare de cette pépite radieuse : Reda

## Sous les ponts de Paris

Lucienne Delyle

1950 - (JEAN RODOR  
- VINCENT SCOTTO) - PATHE

Caire, Lina Margy, Henri Decker, Jackie Lawrence et Jacqueline François, abonnée aux reprises.

En 1957, en complicité avec Jean-Roger Caussimon, Léo Ferré, maître du renouveau de la chanson française depuis 1948, se penche sur le thème du fleuve avec un titre-dédicace : « À la Seine ». Dans un album éponyme paru chez Saravah, en 1972, Caussimon se la réappropria. Ici, la mélancolie l'emporte sur la plume par la voix de ses deux poètes fédérés. Où et quand la Seine sert de miroir à leur âme meurtrie tandis qu'elle coule, insensible à leur épanchement sans fond. Ainsi va la chanson du fleuve, qui change d'apparence et d'humeur au fil de ses entrevues avec les auteurs qui s'y consacrent.

Avec Hélène Martin, en 1961, la poésie résiste en beauté ; comment pourrait-il en être autrement avec une femme qui a mis en musique René Char, Jean Genet, Pablo Neruda, Jean Giono, etc. ? Stances et vers triés, garantis Martin, la Seine roule ses alexandrins toujours plus loin.

En 1964, Guy Béart, qui n'est pas emprunté non plus de la rime et de l'hémistiche, se mesure à son tour au thème avec « Seine, va », une romance évoquant le débit de ses sentiments mélancoliques, qui s'accorde à celui de la Seine, métaphore aidant — un procédé dans lequel, en praticien zélé de l'ambivalence en couplets, il excelle.

## Moi, je dors près de la Seine

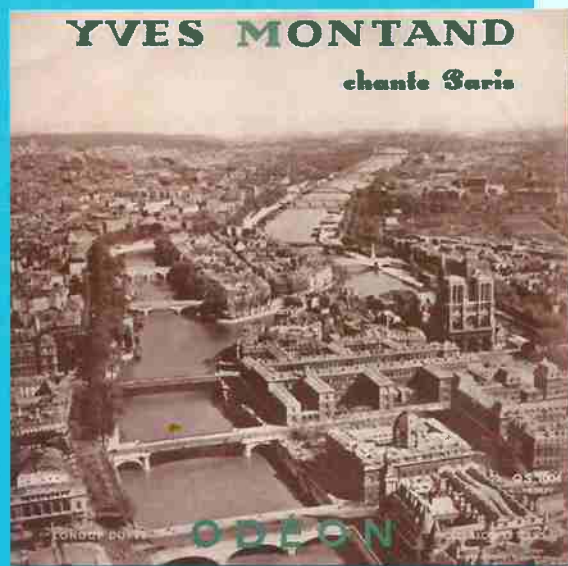
REDA CAIRE - PATHÉ ;  
HENRI DECKER - ODÉON ;  
JACQUELINE FRANÇOIS  
- POLYDOR ; JACKIE LAWRENCE  
- FESTIVAL ; LINA MARGY  
- 1953 - (HENRI CONTET  
- PAUL DURAND) - ODÉON



## Sous le pont Mirabeau

Léo Ferré

1953 - (GUILLAUME APOLLINAIRE  
- LÉO FERRÉ) - ODÉON ;  
MICHÈLE ARNAUD - 1955  
- (GUILLAUME APOLLINAIRE  
- ALBERT LASRY) - DUCRETET-  
THOMSON - ; MARC LAVOINE  
- 2001 - MERCURY - (GUILLAUME  
APOLLINAIRE - MARC LAVOINE)



Chantre de Paris et de ses lieux, Yves Montand reprend en 1952 « Fleur de Seine », une chanson créée par Dona en 1901 sur la scène de l'Eldorado.



## À la Seine Léo Ferré

1967 - (JEAN-ROGER  
CAUSSIMON - LÉO FERRÉ)  
- ODÉON

## La Seine et ton visage Hélène Martin

1961 - (HÉLÈNE MARTIN  
- L.F. GUILLEBOT) - BAM

## L'Amour en dix-neuf ponts Les Frères Jacques

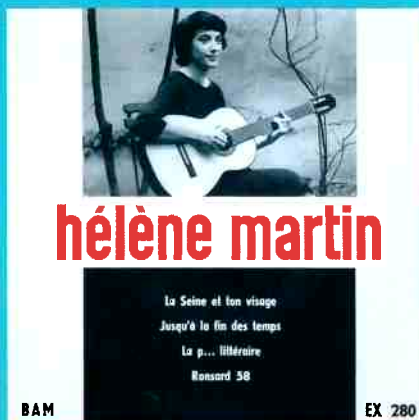
1961 - (JACQUES PROVINS  
- JAMES POLAD) - PHILIPS

## Seine, va Guy Béart

1964 - (GUY BÉART)  
- FESTIVAL



Deux versions de « Sous le pont Mirabeau » avec deux mélodies différentes, la première due à Léo Ferré, la seconde à Albert Lasry au service de Michèle Arnaud.



Pour « Madame de Paris », Patachou, pas question de séparer la capitale de son fleuve : « Paris sur Seine » !



**LES FRÈRES JACQUES**  
enregistrent leurs succès en exclusivité  
SUR DISQUES **PHILIPS**

Les Frères Jacques au zénith de leur talent avec « L'Amour en dix-neuf ponts », un chef-d'œuvre de narration revenant à Jacques Provins.



En 1964, poète distingué, Guy Béart ajoute à son florilège des chansons de Paris une ode à la Seine.



## Quai de Bercy Henri Gougaud

1964 - (HENRI GOUGAUD  
- JOSÉ CANA) - POLYDOR

## L'Aveugle du Pont-au-Change Alain Barrière

1964 - (ALAIN BARRIÈRE)  
- RCA/VICTOR

## T'en souviens-tu la Seine ?

Anne Sylvestre

1965 - (ANNE SYLVESTRE)  
- PHILIPS

## La Seine Jacques Dutronc

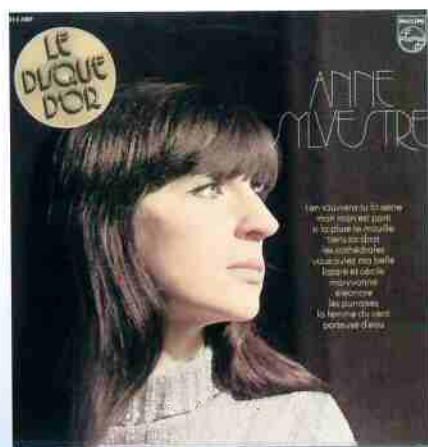
1968 - (JACQUES LANZMANN/  
ANNE SÉGALEN - JACQUES  
DUTRONC) - VOGUE

À classer dans la même catégorie poétique que lui, au féminin, Anne Sylvestre produit en 1965 « T'en souviens-tu la Seine ? » ; comme Béart, elle assied son prestige sur sa présence et sa guitare, atouts sobres et efficaces. Par cette ballade dans toute sa splendeur, la déambulation sur les quais de la Seine bombardés lieu mémoriel se perpétue.

En 1968, Jacques Dutronc chante « La Seine », petite valse soutenue par un accompagnement de boîte à musique, sur son ton farfelu où un mot renvoie à un autre, où une image en induit une autre, cousine, à laquelle elle s'agrège pour mieux la défier – héros sur les planches, Dutronc s'amuse sur la Seine ! Sur un mode équivalent et somme toute allégorique, en 1974, Moustaki affilie la Seine, la Cène et la scène. De cette association sémantique découle une chanson où le fleuve charrie les songes.

Autre époque, autre musique, autres mœurs : en 1996, en duo avec la chanteuse brésilienne Astrud Gilberto, Étienne Daho loue les « bords de Seine » et surtout Paris Plages, opération reconduite chaque été par la Mairie de Paris et qui transforme les quais de la Rive droite en lieu de villégiature. Sur une musique mi-electro-rock, mi-jazz, avec des riffs feutrés à la trompette, les bords de Seine évoqués mutent en une plage exotique propice aux élans de tendresse furtive dans le cadre d'une relation sensuelle – et sans suite.

En 2011, le fleuve élargit encore son lit de chansons lorsque M et Vanessa Paradis chantent ensemble « La Seine », qui figure au générique du film d'animation *Un monstre à Paris*. Avec ce dernier opus à sa gloire, conduit sur un rythme binaire avec ruptures et réaccentuations, la Seine retrouve de sa vigueur, comme si d'un coup, pour le meilleur, et non pas comme en 1910, elle s'appêtait à envahir Paris.



Le Batoïar.

Couleur Rive gauche,  
la Seine stimule  
les chanteurs épris  
de textes littéraires :  
Anne Sylvestre,  
Hélène Martin,  
Jacques Douai.

### Jacques Douai



## Le Bateau-mouche David McNeil

1974 - (DAVID MCNEIL) - RCA

## La Seine, la Cène, la scène

Georges Moustaki

1974 - (GEORGES MOUSTAKI)  
- POLYDOR

## Les Bords de Seine

Étienne Daho  
et Astrud Gilberto

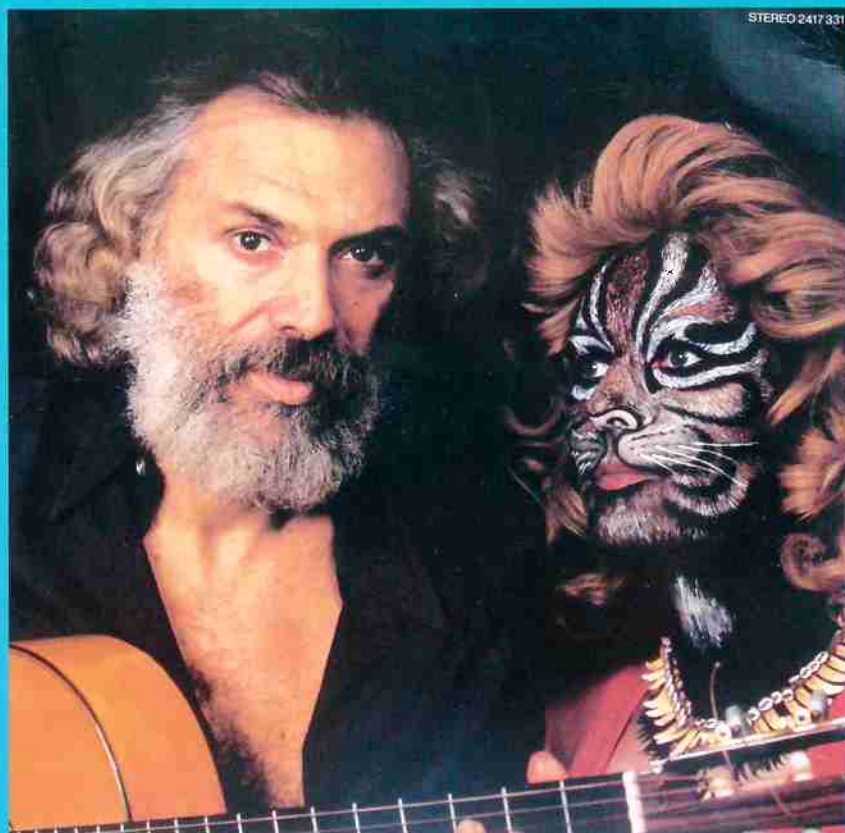
1996 - (ÉTIENNE DAHO  
- ASTRUD GILBERTO/ARNOLD  
TURBOUST - JACK BALLY)  
- VIRGIN

## La Seine M et Vanessa Paradis

2011 - (M) - BARCLAY

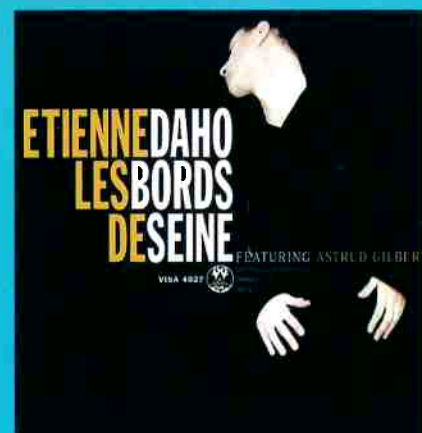


Façon guinguette du XIX<sup>e</sup> siècle, héritier des concerts ancrés sur les quais dès la fin du XIX<sup>e</sup>, le Batofar est l'une de ces multiples péniches arrimées aux bords de Seine dévolues au remix et à l'électro.



Troisième et dernier volet de cette saga : les ponts. Et en fête le plus chanté d'entre eux, le pont Mirabeau, d'après un poème de Guillaume Apollinaire. D'abord il y eut Ferré, en 1953, qui y adapta sa propre mélodie, puis, à trois époques distinctes, Michèle Arnaud, sur une musique différente d'Albert Lasry, et plus près de nous Marc Lavoine, en 2001, qui reverdit le poème sur l'une de ses compositions. Chacun se souvient en substance de cette pièce du patrimoine où Guillaume Apollinaire, le « Prince des poètes », comme il fut surnommé, planté sous le pont Mirabeau, regarde couler la Seine, qui lui souffle des vers délicats centrés sur l'amour et le temps en fuite. Avec respectivement Alain Barrière, la Mano Negra, Georges Brassens, Mano Solo, Mouloudji, le Pont-au-Change, le pont Marie ceux des Arts, d'Austerlitz et de l'Alma trouvèrent

leurs principaux chantres entre les années 1950 et aujourd'hui. Mais la chanson la mieux troussée, la plus piquante sur ce chapitre demeure celle des Frères Jacques, « L'Amour en dix-neuf ponts », écrite par Jacques Provins : une histoire d'amour tragique, conséquence d'une rencontre esquissée au viaduc d'Auteuil pour aboutir au pont de Tolbiac, où le corps du soupirant tombe après que le mari de la belle l'eut occis, l'ayant repéré à la manœuvre sous le pont Marie. En 1974, grand auteur pour son compte et pour les autres, David McNeil déclina ce procédé avec « Le Bateau-mouche ». Pourtant, même ciselée avec maestria, cette tentative n'égalait pas l'opus incontournable des Frères Jacques. Au confluent de tous les sentiments, à toutes les époques, la Seine chantée alimenta le flot des talents sur scène.



Version farfelue via Dutronc, allégorique via Moustaki, intimiste via Daho, la Seine réconcilie tous les styles.

DAVID Mc NEIL

